

Don Schleiden

Pierre Feuvrier

Volume 22, numéro 3 (129), mai-juin 1980

Inconnu pluriel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29878ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Feuvrier, P. (1980). Don Schleiden. *Liberté*, 22(3), 60–76.

Don Schleiden

PIERRE FEUVRIER

Quand de Faverney me fit parvenir un billet par l'intermédiaire de la fille aînée de l'hôtelier, je compris qu'il ne reviendrait plus me rendre visite le matin juste avant onze heures. Tout devenait presque trop simple : je le voyais s'en aller vers la mer. Je compris aussi qu'il irait rejoindre Thérèse. La fille aînée de l'Hôtel s'éloigne ; de mon bureau je la vois, descendant allégrement les marches du lavoir. Midi sonnerait si la cloche de l'église n'était pas sous le coup de la restauration. Le rideau est immobile, la fenêtre ouverte. Je vois de mon bureau quelques clochers dans le silence des sapins. Toujours là, le bruit dans le village et sur les champs. Un village en été ; du bruit sans trêve ; les mères savent la multiplicité du bruit de leurs enfants. Je ne suis pas né dans ce village, à Paracels. Cependant, j'y ai longtemps vécu. Quand les Entrepôts du village furent totalement repris par des firmes étrangères, la mairie reçut une malle de documents disparates envoyée par le nouveau fondé de pouvoir et qui contenait les archives personnelles du dernier héritier de cette entreprise, mort accidentellement. Ce décès bouleversa. J'habitais déjà Paracels depuis de longues années quand survint cet accident. Je ne sus pas me lier à Monsieur Uriel ; c'est ainsi qu'on appelait à Paracels le père adoptif de ce jeune homme qui se tua un soir au croisement de la Roche-Mère, l'une des bornes des forêts qui entourent, là-bas, les Deux-Maisons. Il y était en vacances. Sa cousine Lamence, chère

petite Lamence, n'eut qu'une fracture à la cheville et Thérèse prit soin de la jeune fille. Après les funérailles, elles retournèrent toutes deux vers les Hauts-Plateaux, là où habite le vieil Orsans. On déposa la dépouille du jeune homme dans le caveau du cimetière qui entoure l'église des Deux-Maisons, caveau où reposent Madame Balabée et Ursannes, car il était de la région. Est-ce l'éloignement de ces êtres qui m'engage à écrire ? Est-ce la haine ? (Ce mot est trop grave). Seule m'importe maintenant la présence de l'horizon de la mort. A Paracels, la forêt engendre l'horizon. Je ne sors plus du village ; j'aime notre clocher ; j'évite les champs. J'entretiens une correspondance : c'est le peu qui me reste à cette étape d'une vie ordinaire. La dernière de « mes » filles fut Thérèse. A l'époque où elle commença ses études supérieures, elle me fut recommandée par Hygine Tarsier, l'ami d'Ursannes. A quatre ans j'ai perdu un oeil ; cet accident interrompit ma carrière ecclésiastique : j'eus toutes les peines du monde à obtenir le camail. Jeune prêtre, je connus Rome. Maintenant, je bois de l'eau-de-vie régulièrement. Mon patrimoine est encore très solide. J'aurais tant voulu pouvoir comparer ma fortune avec celle de Madame Balabée au moment de sa mort. De Faverney ne sut pas me guider dans la réalisation de ce souhait. L'ai-je d'ailleurs assez prévenu du caractère impérieux de celui-ci ? Cher de Faverney ; j'ai pour lui un amour excessif. Pourtant, seule la femme le rassure. J'ai donné les derniers sacrements à un vieillard qui se faisait appeler « le Voiturier » et qui habitait chez Monsieur Uriel. (Ce n'est que lorsque de Faverney me demanda de travailler avec lui que je me suis permis d'appeler le propriétaire des Entrepôts : Uriel). A l'hospice, l'agonie du Voiturier fut lente. Cet homme demandait souvent : « Est-ce qu'« ils » vont bientôt venir ? » ou bien : « Où est-« il » encore celui-là ? » Sa manière d'insister sur ces pronoms était telle que je ressentais comme un éclatement du mot, sous le poids d'une présence trop lourde. De Faverney ne m'avait pas encore rejoint à cette époque. Les derniers temps, Monsieur Uriel s'absentait beaucoup pour son travail et le Voiturier l'avait supplié de bien vouloir le placer à l'hospice. J'ai toujours aimé assister les agonisants. J'ai des souvenirs tenaces de certains froids matins d'hiver où les passants soulevaient

leur chapeau devant les Espèces. Souvenirs presque inertes, quoique lointains, iris bleu au printemps qui révolte par son insolente densité. Cueillir un iris bleu au bord d'un marais... Les voix des marais s'ouvrent par la cueillette de l'iris bleu. Soudain. Soudain je sens que l'image de l'iris dans le marais m'épuise. Il n'y a plus de liens pour les gerbes. Oui, pourquoi n'ai-je pu entrer dans un rapport avec Monsieur Uriel ? Peut-être parce qu'il se méfiait des clercs. Nous ne nous aimions pas et le malaise de nos corps s'appuyait sur une saveur de dégoût. Pourtant je fus un bel homme. Maintenant, je ne peux plus rester assis trop longtemps et mes jambes ne me supportent plus. Je change donc régulièrement la position de mon corps. La pièce que j'occupe s'étend le long de la façade sud ; les fenêtres y sont nombreuses. Si je me penche un peu par la fenêtre de l'ouest, la perspective qui m'entraîne de la ferme du haut à l'hôtel conduit mon regard vers l'église et parfois me nourrit. Pour nourrir son corps, on doit nourrir sa bouche. Or, je veux nourrir mes yeux. Méfie-toi des mots qui sont subornés par les métaphores... Ainsi, quand je me penche par la fenêtre de l'ouest, même si la présence tactile du vent est absente, mes yeux se nourrissent au contact de cette perspective. L'hôtel semble solide : il recevait jadis des pensionnaires convalescents, anciens malades des villes et des guerres. La présence toujours un peu mystérieuse de ces personnes irradiait la place d'un charme suranné. Tout le village parlait de ces pensionnaires ; l'hôtelier les protégeait et ses enfants assuraient le lien entre ceux-ci et la communauté villageoise. Ce rôle donna aux enfants de l'hôtelier un certain prestige ravivé par de Faverney. En effet, celui-ci est toujours le bienvenu à l'hôtel. Là-bas, on a pour lui une indulgence sans limite. Parfois de Faverney aime être pris en charge. Il semble avoir de la complaisance pour les sentiments de pitié qu'il provoque souvent chez autrui, complaisance qui lui permet de n'avoir pas à jouir de la présence, toujours renouvelée, des mouvements désordonnés de son être passionné. Pauvre de Faverney... Que peut-« il » bien faire là-bas à la mer ? Où donc est Thérèse ? Souvent, je crois me maintenir sur la ligne des eaux. Ma curiosité, toujours menacée par des obsessions, envieuses, ne bat plus la campagne ;

cependant, elle se tient là dans une forme de neutralité construite, fragile certainement, presque cruelle. Dans l'entourage de Thérèse, la dernière de « mes filles », cet homme que j'aime, de Faverney, vit en ce moment au bord de la mer. Est-ce raisonnable de vivre éloigné de l'océan ? Et je suis là, à Paracels, moi dont l'attention est soutenue par l'incessant besoin de fixer la girouette gallicane du clocher. De Faverney est ailleurs ; moi ici à écrire. Ma curiosité se place sur la ligne du partage des eaux ; mais l'illusion ne saurait abolir ni la géographie ni les intérêts de ceux qui en utilisent la monstruosité. Au-delà de cette ligne, je sais qu'une souffrance indécible peut frapper et que le grand large peut s'y rabattre. Sur cette ligne, le large est rabattu et la douleur malgré tout tenue en main. La ligne du partage des eaux : émouvant mascairet, figure d'une curiosité à maintenir sans projet et sans objet, manière d'être généreux et d'assurer le caractère inépuisable de toute générosité. Ma curiosité est immense, de partout, vaine et inutile. Je suis un homme de qui l'on peut dire : « Il en sait des choses ». Donc, je sais des choses. L'après-midi se lève sous les phrases et se glisse entre les mots. J'ai vu un lézard vert courir le long de l'espallier, petite masse courte sur pattes. Lequel parmi nous voit en ce moment l'inquiétant lézard si bien protégé par son nom ? Il se lève pourtant, file, dérape et disparaît dans les brisures du crépi gris. Est-ce qu'un lézard peut sortir d'une phrase ? Je n'ai jamais su protéger les mots par la couleur. Thérèse m'a dit une fois que, pour elle, le mot lézard était rose. La couleur singulière du mot l'obligeait, je crois, à maintenir en elle grouillante la petite bête pâle et verte. Je vois, maintenant, sous un vent léger, ou peut-être sous le souffle discret d'un courant d'air, les rideaux qui s'enroulent. J'ai presque fermé les persiennes. L'après-midi. Le dur combat des après-midi de l'été s'engage sans que le sommeil ne se distribue dans mon corps. Je veille. Le village m'appartient puisque je l'accompagne en ce moment de la journée où l'abandon le réduit. Illusions. Pour beaucoup, je reste un étranger, quelqu'un d'ailleurs qui par erreur s'est installé dans les lieux. L'âge m'éloigne. On s'éloigne de l'âge. C'est bien ainsi. La crainte de l'âge est justifiée. Lequel parmi nous n'a pas un

jour craint la jeunesse ? D'ailleurs, je suis perdu. J'ignore qui m'écrit. Je suis écrit par quelqu'un dont j'ignore tout et qui me donne déjà à lire. Je suis perdu entre ces deux moments-là. Lentement ma tête se relève et mon regard à nouveau se fige sur la girouette du clocher de l'église. Le dévoilement recommence. La main qui me dévoile m'est étrangère tout comme me seront étrangers les yeux qui me recouvriront. Par une main chargée d'encre je suis écrit quelque part par quelqu'un. Pour maintenir mes distances, alors, j'écris. Les grands brûlés ne doivent pas porter de linge. Etre écrit brûle. Celui qui me dévoile ignore le mal qu'il me fait et me contraint à écrire pour n'avoir pas à être déchiré par le dévoilement de son écriture. Il faudrait que je sois partout à la fois sur mon corps à détacher de l'intérieur, par un acharnement muet, les bandelettes qui l'enserrent. Car celui qui m'écrit m'attaque au hasard. Vaine ma poursuite, vain mon acharnement. Je ne suis jamais au même moment, avec celui qui m'écrit, là, sur l'un des lieux de mon corps. Ecrire trompe la souffrance liée aux déchirures de celui qui m'écrit maintenant et que je hais profondément à cause de son obstination insensée à persévérer dans sa mauvaise action. Je fixe la girouette ; je me penche à nouveau par la fenêtre : là, j'offre moins de prise. La fixité de mon regard, quand je cesse d'écrire, le perd. Dans ces moments-là, détaché de mon obstination, je suis perdu pour lui. Il n'a plus aucun regard sur moi. Au creux de ces intervalles, mon sang tourbillonne et la fièvre apparaît si rapidement qu'une plainte de mes gorges profondes m'incite à détourner le regard. Dans l'horizon des sapins, je me coule quelques instants avant de reprendre la plume : j'attends, avec une hâte singulière, le moment où enfin je me perdrai par un redéploiement et une redistribution infinie du corps de mes mots au cœur de la multiplicité. Presque un retour en poussière. Je hais celui qui m'écrit ; je hais cette vie qu'il distille avec parcimonie. De ceux qui par leur lecture me recouvriront en me déchiquetant et libéreront mon corps de ses inscriptions, je n'attends rien. Ecrire me maintient en sursis. Qui ignore de quoi sera fait son lendemain ? La dure clarté des après-midi d'été frappe le plancher pâle de ma chambre et soutient la

tranche violette de mon tapis afghan que je refuse de protéger. A la saison humide, ce tapis dégage une odeur très forte ; l'odeur sure et réconfortante de l'écurie. Avec l'aide du jardinier, qui en plus de savoir jouer du violon est très habile de ses mains, j'ai remis en état la majestueuse malle venue des Entrepôts. Les mécanismes complexes qui en permettent l'ouverture et la fermeture se déploient pour notre plus grand plaisir. De Faverney possède une clef et, par précaution, j'en ai déposé une dans le coffre-fort de la mairie. La noire ferronnerie de la malle relève la douceur verte des toiles recouvrant les parties en bois, clairsemées de lambeaux d'étiquettes qui résistèrent à toutes les réparations et à tous les nettoyages. Je connais maintenant le nom de certains grands hôtels d'Amérique latine. Afin d'exercer ma mémoire, je récite la liste des noms dans un ordre préalablement convenu, liste à l'intérieur de laquelle j'introduis toujours le nom de l'hôtel de Paracels : l'Hôtel-du-Cerf. J'aime les listes et les jeux de la mnémotechnie, balises et portulans. A certaines heures, sous certaines conditions connues de moi et du jardinier, le soleil éclaire les étiquettes ; nous possédons ainsi un cadran solaire « intérieur ». En été, le soleil donne à jouer ; j'ai appris à déplacer cette malle de façon à maintenir une régularité et mon jardinier sait que nous goûtons à l'hôtel de Rio de Janeiro. La nuit appartient à l'Hôtel-du-Cerf. De Faverney est totalement insensible à ces petits détails ; il est vrai qu'il n'est pas de la maison et qu'il a toujours refusé d'habiter sous mon toit. Le jardinier occupe les deux pièces du haut à l'abri de l'humidité. Je l'entends le soir traîner ses savates et m'étonne : « Que peut-il » bien trafiquer à cette heure ? ». Je n'entre dans son domaine que lorsqu'il est malade. Une fois par maladie ; après quoi je le confie aux bons soins des religieuses du village. La santé de mon jardinier est bonne, quoique traversée par des crises régulières d'asthme. Où passe son argent ? Pourquoi vit-il dans un tel dénuement, malgré mes honnêtes émoluments ? Les hautes fenêtres de cette demeure, les immenses volets intérieurs qui se replient dans les boiseries et qui, déployés, pendent légèrement malgré le parfait ajustement des gonds, les persiennes extérieures à l'articulation complexe qui me per-

met de jouer avec la clarté, tout cela m'attache ici. Le fenêtrage de cette demeure me cloue. A chaque hiver, nous remontons le judicieux châssis des doubles fenêtres. C'est un travail de quelques jours. Cette menuiserie émerveille ; l'emboîtement des pièces, parce que toujours possible, surprend. Une odeur de poussière, aussi tendre qu'illusoire puisque l'entretien est soigné depuis mon arrivée ici, occupe l'air puis retombe tranquillement avec les premières grandes humidités. Entrer dans ces quinze jours, pendant lesquels chaque fenêtre doit être comme reconstruite par son double, m'entraîne dans l'espace étroit d'un buffet d'orgues, domaine incontesté du bois avec ses panneaux de chêne, son sommier, ses layes et ses registres mobiles. Qui resterait insensible à la présence de ces pièces de bois recouvertes de poussière, non encore atteintes par les cirons ? L'indestructible dans le bois émeut. La pierre échappe à l'usure du temps. La pierre ne peut être que déjà toujours vieille, à la rigueur rajeunie. Par miracle, le bois échappe au temps. Quand arrive l'automne, j'aime monter mes doubles fenêtres, recenser jusqu'à la dernière les chevilles de bois numérotées et laver les vitres des croisillons. Cependant, l'été commence à peine, été aux longues traversées en chemin de fer que je fis jadis à travers ces régions de l'ouest à jamais engourdies sous le sable, la lande et le sel. Thérèse fut sage et violente. Son visage, reconnaissable à l'originalité criante de ses traits, soutenait ma ferveur à me laisser emporter par l'exigence singulière de sa pensée. Le jaune lui allait. Ses réticences à porter de la couleur me surprenaient. Aurait-elle eu peur de l'éclat, elle qui feignait si souvent d'être éteinte ? Très tôt cependant, j'ai reconnu la présence de l'éclat dans celle que j'appelle avec une complaisance nostalgique, « la dernière de mes filles ». Quel mot que ce « fille » attaché à ce possessif si singulier... Quand Thérèse retourna dans son pays et qu'il fallut espacer nos lettres, et surtout hélas nos rencontres, une époque s'acheva ; je refusai d'engager toute relation qui prendrait appui sur la seule magie de ma volonté assujettie à la redoutable bienveillance d'une institution à laquelle j'avais adhéré de mon plein gré. Après le passage de Thérèse, je n'eus plus d'autres protégées et la pensée de mes maîtres me quitta progressivement. Je mis

Thérèse à l'écart du spectacle de cette désertion irréversible. Pourquoi cette attention pour Thérèse ? Le coeur ignore la périphérie et il n'appartient pas au centre d'explorer la frontière. Celui qui m'écrit se lassera-t-il de moi ? Il se lassera de cette voix qu'il maintient à bout de bras. Se souviendra-t-il de ces longues monotonies vespérales, faiblesses insignes qui veulent ignorer les dangers à venir et leur cortège de souffrances ? Que ne puis-je agir comme de Faverney agit dans l'existence, avec une presque sagesse qui se nourrit d'elle-même ? Rien n'est à son épreuve. Il irait jusqu'à vivre quelques mois au bord de la mer. Il oserait cela, ce bel ignorant déshérité... L'insouciant, il correspondait avec Thérèse. Insouciance, certes, mais étonnante insouciance. Quelle merveille de reconnaître chez autrui la simplicité canonique qui nous a toujours été refusée. De Faverney est-il pour moi un autrui ? Est-il écrit lui ? Je sais cependant que j'ai aimé sa souple démarche, les matins quand il remontait de l'hôtel pour venir me rendre visite, les matins de ce printemps somptueux où l'on descendit les cloches. On les suspendit à un échafaudage de fortune et le village décida d'achever enfin les travaux de l'église. Jadis, durant la grande restauration qu'elle avait fait entreprendre, Madame Balabée se désintéressa totalement du sort de ce clocher. Quand les travaux seront terminés, hélas, tout redeviendra comme avant. Je n'aurai passé qu'un seul été à ne pas subir l'horrible accompagnement des cloches. Ce clocher muet me fascine. J'ai dû user de toute ma science pour qu'il demeure silencieux tout l'été ; en effet un marchand, un franc-maçon je crois, avait presque convaincu Monsieur le maire d'y installer un haut-parleur. L'hôtel partageait avec moi tout le mépris qu'il convenait d'avoir pour des propositions aussi saugrenues. La honte refoula l'idée et le franc-maçon qui l'apporta ; ce dernier réussit toutefois à introduire une sonorisation inqualifiable dans l'église. Cela m'importe peu ; je n'entre plus dans ce lieu depuis que le village a su que tout déplacement me coûtait beaucoup d'efforts. J'avais en effet pris soin d'annoncer la nouvelle de la maladie dont je suis maintenant atteint, ce bien avant son apparition et avant même que ne me vienne l'idée qu'elle pourrait surgir, elle plutôt qu'une autre, dans

mon corps qui à cette époque était ouvert à toutes les aventures qui font la réputation des bonnes santés. Il faut savoir flouer le village ; lui ne s'en prive pas. Il faut savoir aussi qu'il a toujours le dernier mot. La cruauté du village, l'admirable cruauté du village, l'affreux dépècement de ses moindres parcelles, la saturation de ses terres par les actes notariés qui les couvrent et les recouvrent. A l'horizon, les sapins, le domaine, la nuit, ses étoiles et son silence bientôt... La régularité des cloches semblait manquer à certains. Le soir, les hommes et les enfants visitent l'état des travaux. La satisfaction serait générale si, au retour des classes, tout rentrait dans l'ordre. Je ne connaîtrai certainement pas un hiver sans les sonneries. On garde toujours la nostalgie du temps où les cloches sont à Rome mais Rome ne saurait garder ce qui revient à la périphérie et je suis revenu de Rome. Des enfants facétieux, aidés par des adultes libérés de l'ordre du clocher, jouèrent avec les battants ; des sons nouveaux rampèrent jusqu'à moi à travers les linéaments de ma « perspective » ; il me fait sourire le bruit qui vient de la terre. La réprimande arrêta ces jeux et immobilisa les trois battants par un réseau de cordes soigneusement tissées. On ne joue pas avec les instruments de l'horaire. Une lassitude, soudain, accrut la hâte d'en finir avec ces travaux. Mais je crois maintenant que tout pourrait disparaître, les cloches, le glas, les offices. L'habitant s'habitue, c'est pourquoi il est maintenu sans vergogne dans ses habitudes. On s'habitue à tout ; sauf moi, peut-être, à la brûlure de celui qui m'écrit. L'après-midi, ce creuset sans étendue. Le temps de ce village, privé de l'envergure de Monsieur Uriel, se rétrécit sur son espace propre. Monsieur Uriel dirigea avec sagesse les Entrepôts et je me souviens de ce banquet éblouissant, circonstance unique où il me fut donné d'entrer là-bas. De Favorney est le neveu d'Hygine Tarsier et j'étais chargé à l'époque de parfaire les connaissances de cet adolescent un peu chétif. Un hasard me fit pénétrer dans la demeure du maître des Entrepôts et vivre ce repas qui bouleversa de Favorney. Je le sais maintenant ; je ne fus témoin de rien. Je suis un ecclésiastique ; on sut donc me donner une place. L'après-midi de ce banquet glissa sur les graviers de la grande cour cen-

trale dans un mouvement d'une douceur déchirante. Mon oeil mort me faisait mal, je me mis à l'ombre. Peut-être me suis-je assoupi ; je m'enfermai ensuite, à nouveau, dans la conversation protégée par mon rang. Beaucoup plus tard, de Favorney devait me parler de ce banquet qui eut lieu au mois d'août ; dans la seconde moitié du mois d'août, au cours d'une journée à l'après-midi étendu. Ce souvenir m'immobilise. Les étiquettes de la malle semblent évanouies. Mon jardinier dort et mes chats se seront enfermés dans les racines des grands lilas du portail de mon verger. J'ai peur de n'être plus écrit. Et si cela m'arrivait, est-ce que j'échapperais à l'ordre de la langue, de sa grammaire et de ses mots ? Depuis que l'instruction est obligatoire, le village n'a rien trouvé de mieux que de lire le dictionnaire. Mon jardinier n'échappe pas à la loi. Il me fait la lecture à haute voix. Pourquoi irions-nous ailleurs, lui et moi ? Pourtant la mer. De Favorney va certainement m'écrire de la mer. Pourquoi est-ce si difficile de descendre tranquillement vers la mer afin d'y recueillir les mouvements bleus des bateaux ? Emmanuel, mon jardinier, ne peut pas tout à fait se distraire de cette époque où il était l'emphytéote du domaine de la Grande Raye qu'il put exploiter alors qu'il était encore l'époux de Marie Char-net. Emmanuel se souvient des récoltes, des fatigues de la terre, des années où le foin dans les granges atteignait le faite et des années où il dut vendre quelques bêtes pour que le reste du bétail pût manger à sa faim. La Grande Raye nourrissait la ferme : c'était le seul domaine territorialement unifié autour de ses bâtiments. Un domaine sans parcelles. « Quelle bonne et belle terre » se désole encore Emmanuel. Il y eut expropriation ; Emmanuel et sa famille durent s'expatrier. La culture maraîchère ne peut pas rivaliser avec la construction patiente, hasardeuse et infinie d'un cheptel. Emmanuel fut un très bon jardinier et garda le meilleur de son savoir de maquignon. On recherche encore aujourd'hui ses services. Certains matins, il disparaît ; je le retrouverais certainement aux foires. Où place-t-il son argent ? Je sais qu'on le respecte et je sais qu'il se fait payer très cher. A ses retours, sa mine est réjouie. Chaque année, j'achète l'almanach ; je peux ainsi suivre ses déplacements sans avoir à l'interro-

ger. Je connais les « bons » villages qui enrichissent Emmanuel. La terre grasse de ce pays nourrit peu d'oiseaux. Depuis quelques jours, un oiseau noir se promène sur la margelle du puits puis s'esquive et mon regard immobilise cette place soudainement vidée et encore tremblante. Il faudra continuer à disperser les miettes de pain sur la margelle. Les miettes sont l'érosion du pain et qui pourrait éroder le plaisir supérieur d'écrire à la première personne du singulier ? Il est vert le varech quand la marée se retire des galets gluants... La terreur du champ se glisse dans sa puissance à renouveler l'herbe et les fleurs ; qui s'effraie du plaisir des narcisses à braver la timidité des printemps ? Cet après-midi est de marbre et les carrières des temples de Sicile sont enfouies sous les herbes et les blés. Emmanuel ne connaît pas la Sicile ; mes livres d'art sont à sa disposition. La pièce où je me tiens, — cette pièce suffisamment grande retisse la splendeur du tapis afghan échoué ici — ainsi que les quatre pièces du nord ont été vidées de tous leurs livres. J'ai enfermé la plupart dans de grandes corbeilles d'osier. Avant de rabattre chaque couvercle, j'ai placé un journal. Je voulais les protéger une dernière fois de la poussière et peut-être dater leur mise au grenier. Cette façon d'utiliser l'osier semble courante ici. Dans les armoires de la galerie, j'ai laissé tous mes livres d'images. Ils ne m'éveillent plus ; Emmanuel les consulte. Bien que méprisant les photographies, je ne me résigne pas à brûler leur accumulation dans les tiroirs de ma commode d'acajou. Si l'image photographique venait à se dissoudre peu après son développement, nous y serions peut-être plus attentifs. La disparition à venir m'entraîne, quant à moi, vers des rivages aux rebords aiguisés, indestructibles qui surgissent du mouvement même de la destruction. Le recueil sacrilège de l'instant donne au réceptable une odeur de cadavre. J'aime la pose en photographie. Je reste effrayé par l'insigne cruauté à toujours vouloir cueillir l'instant, comme si une vérité bouleversante s'y trouvait. Il faut que je détruise ces images afin de me réapproprier la durée. De quel indestructible ai-je donc encore besoin ? Avec les livres de toute une vie, j'ai rempli un grenier. Ma demeure a un grenier à livres. J'envie ceux qui violeront un jour ce

tombeau, j'envie le bonheur de l'étranger qui entrera dans cette nourriture. Un étranger qui viendrait du désert ; d'un désert. L'image que j'évoque, dont l'évocation s'achève en ce moment se termine sans amertume, en un sourire : les tombeaux, comme les navires, ne se perdent-ils pas eux aussi, corps et biens ? Pourquoi serais-je amer ? J'ai rempli mes corbeilles d'osier, dans le désordre le plus complet : tous mes livres sont mélangés et toutes les corbeilles sont semblables ; j'ai interdit toute numérotation à Emmanuel et les journaux placés dans chaque corbeille sont tous de la même semaine. Ce réaménagement de ma bibliothèque a été fait à l'occasion de la liquidation de l'usine qui fabriquait les corbeilles. Remplis, les paniers sont très lourds ; le grenier où ils sont rangés est très retiré. Consulter exigerait maintenant les bras d'Emmanuel. L'été, le jardin ne peut attendre, le verger surtout. Je veux Emmanuel de plus en plus souvent à l'extérieur. Je veux et le bien d'Emmanuel et ces moments précieux où il m'est donné d'approcher le jardinier par un : « Et puis, Emmanuel, que dit le village ? ». L'hiver, le froid interdit toute fréquentation des greniers, de certaines parties surtout. Le village l'ignore — est-ce qu'Emmanuel partage avec le village cette ignorance ? — tous mes livres religieux sont au grenier, même ma vulgate qui m'accompagna depuis mon entrée au petit séminaire et qui me fut offerte par celui qui me guida, depuis ma naissance, avec une sûreté seigneuriale sur les chemins qui devaient me conduire en institution. J'ai pensé offrir ma vulgate à de Faverney ; à Thérèse surtout. Un mouvement tout à fait imprévu de dégoût et d'horreur m'interdit ce don. On n'est jamais assez méfiant : j'ai perdu ma vulgate dans mes livres ; j'ai créé un espace, et j'en suis naïvement fier, où ce livre pourrait se perdre. Tout vendre ? Tout brûler ? On ne brûle pas un livre et il faut toujours contrôler le mouvement de la perte. On ne se résout pas à ne plus jouer à cache-cache. La mère dit au bébé : « Caché ? ... trouvé ». J'ai regardé des heures durant (les larmes aux yeux, pourquoi ne pas l'avouer ?) une mère et son enfant jouer au « caché-trouvé ». J'ai perdu ma vulgate dans mes livres. Je crois avoir été plus malin que le père du Petit Poucet. J'avais l'avantage sur lui de connaître

son histoire. Quelle facette de mon histoire donnera un avantage à celui qui la connaîtra ? Quelle sera la nature de cet ouvrage ? Mon histoire sera-t-elle connue ? Tous ne peuvent être le père du Petit Poucet, tous ne peuvent avoir un Petit Poucet pour enfant et, pourtant, qui n'a jamais ressenti au moins une fois l'impression d'avoir eu ses poches pleines de cailloux blancs ? Les quatre pièces du nord sont donc maintenant vides. Les bois de la bibliothèque gisent dans la remise du jardin ; Emmanuel s'en sert pour soutenir et relever les allées. Les murs et les plafonds des pièces vides ont été passés à la chaux vive. L'odeur ne quittera donc jamais ces lieux ! Tous les jours, j'ouvre et je ferme les persiennes de ces quatre pièces. Ce vide dans ma demeure me réconforte. Je n'ai jamais eu à regretter ce réaménagement, connu seulement d'Emmanuel et de la femme de ménage qui cire les planchers régulièrement. De Faverney, dans la quarantaine florissante, ne peut qu'être insensible à ces variations de mon aménagement marquées au coin de la sénilité (il faut bien l'écrire). Le jardin d'Emmanuel, aux bordures renouvelées grâce aux planches de la bibliothèque, est l'un des plus beaux du village. Des passants se haussent sur la pointe des pieds afin d'y jeter un coup d'oeil. De ma fenêtre, je vois leur manège. Il me fait sourire, lui aussi. Je souris des êtres et des choses. Le rire m'a quitté depuis très longtemps. La puissance du rire ne frappe ni ne secoue mon corps. Il ne me reste que le sourire, le rire d'en dessous, ce qui demeure sous le rire disparu ; bruit de fond du rire ; le toujours possible d'un rire à venir, le regret du rire, l'expression affectueuse de l'impuissance à rire. Moi et les miens avons connu la robuste violence du rire et sa générosité que nous avons crue inépuisable. Les miens ? Ils se sont tous définitivement éloignés. Quelle que soit la clarté du dehors, ma lampe de travail reste toujours allumée. La présence de cette lumière m'indique la stratégie à suivre dans le traitement de la pénombre. Ecrire sans la lumière bleutée de mon bureau m'inciterait à promener sur une page blanche un stylo sans encre. Soliman III, moins magnifique que son grand-père qui rôda longtemps autour des Entrepôts et qui était connu par le voisinage comme tel, à savoir comme un

chat errant qui « revient », s'installe parfois sur mes genoux, sa tête dans le creux de mon coude appuyé sur la table. Il semble alors, et ces instants me sont précieux, suivre le mouvement de ma plume. Il peut ainsi s'assoupir, malgré cette posture un peu inattendue. Angelot de la Renaissance, ce chat est beau ; pendant son sommeil, le silence se recueille en lui, le silence quitte mon écriture interrompue. Je le transporte alors sur les coussins bleus de la balancine. En ce moment, il se cache dans les racines du lilas avec tous les autres chats. Le marbre de cet après-midi suinte. Où se terre celui qui m'écrit en ce moment, à cet instant de l'après-midi ? Qu'attend-il de moi ? Me laissera-t-il, celui qui m'écrit, descendre vers les arbres de mon verger ? De cette chambre, est-ce que je peux l'atteindre ? Où se porte ma voix ? Questions vaines ; il y a tant d'endroits sur cette terre d'où celui qui m'écrit peut m'écrire. Qu'aurais-je à y gagner si je savais ? Je dois ainsi constamment échapper à l'écriture de celui qui m'écrit. S'il m'écoute et m'entend, plutôt aux dieux qu'il soit négligent ! Absorbé à m'écrire, il ne peut me saisir. Il est condamné à m'écrire ; je serai condamné par l'arrêt de mon écriture. Sait-il lui-même que j'écris ? Emmanuel pourrait-il être celui qui m'écrit ? La chose est trop grave ! Thérèse, un jour, m'avait dit la longue patience qu'exigeait la saisie par le cœur de l'envol d'un banc de canards étendu sur la mer du Bas. (C'était lors de son séjour à proximité des Rasades, îles et repères inviolés d'oiseaux migrants). Il n'y a pas d'îles dans les forêts malgré la présence de secrètes clairières. La forêt accueille les chemins ; la mer accueille les îles, les bancs d'oiseaux et les îles flottantes de l'Amazonie verte. Je suis en sursis d'une levée d'écriture ! Où sont les racines de ma haine ? Où est le terrain qui fortifia les racines d'une haine aussi secrète ? La haine, ce mot. Encore une fois, le mot recouvre le corps. Le temps, en parcelles, s'enferme et se dissout dans les phrases ; les parcelles du temps emportent avec elles la vie et la mort. Le mourir se perd lui aussi dans les éclats du discours. Qui libérera une forme de ce magma oppressé par le déroulement inéluctable de cet après-midi de chaleur ? Pourtant, je ne suis pas dans l'inquiétude. L'homme qui écrit parle avec une certaine ten-

dresse de son effondrement, s'accrochant à l'illusion d'avoir été fondé antérieurement à la déclaration du moment présent comme effondrant. Qui m'emporte ? Qui joue avec mes mots ? Tout est une question de teneur. On nous pousse vers certains mots. J'ai appris à de Faverney à dévier à temps : l'acquisition des mots enchaîne. « Gardons-nous ! » C'est ainsi que je m'adressais à de Faverney. Peut-être pleut-il, là-bas où il est ? Peut-être l'odeur de l'humus le cerne-t-elle ? Je le lui souhaite. Le nom de Thérèse me revient, il coule sous ma plume avec délice. Qui suis-je en train d'écrire ? Qui déjà souffre sous la pression de ma plume ? Je l'ignore et cette ignorance me plaît. Je crois entendre Emmanuel remuer. Déjà. Thérèse n'est jamais revenue à Paracels. Après son départ, sa famille, que des événements avaient marquée, se réfugia encore plus profondément dans la forêt. Je pense souvent à ce groupe totalement isolé, sauvage et fermé sur lui-même, qui rejeta la petite Thérèse qu'Hygine Tarsier plaça dans l'institution que je dirigeais quand j'habitai la Ville-de-l'Ouest. Lointaine Thérèse ! Lointaine, même pour moi ; elle sut taire le secret qui obligera les siens à la chasser alors qu'elle n'avait pas entamé ses douze ans. Je n'ai jamais cru qu'on pouvait être libéré du poids d'un secret. J'ai appris à Thérèse à ordonner sa vie, pendant cette période où elle fut prise en charge par l'institution, autour du silence que lui imposait son secret. Parfois elle fut tentée par l'aveu. Mais je l'en dissuadai. Je lui disais que je savais. Elle me regardait, étonnée, incrédule et peut-être déroutée par mon audace. Elle savait bien que la nature de son secret lui interdisait de me croire. Elle m'avoua, peu de temps avant notre éloignement : « On voyait vraiment que vous ne connaissiez pas les miens pour oser une telle affirmation ! Pourtant, vous croire me reposait quelques instants ! » Peut-être sais-je, en dépit de tout, ce qui s'est passé dans cette famille enracinée au milieu de la forêt que je contemple d'ici. J'ai suivi de trop près Thérèse pour ne pas savoir l'horreur du drame que la forêt ne sut pas contenir puisqu'elle rejeta Thérèse. Le village dit qu'« il s'en passe des choses dans la forêt, là-bas ». A l'école, les enfants n'aiment pas ceux qui habitent les forêts : ils sont noirs, sales et mauvais. L'été

confiait Thérèse à Orsans qui l'accueillait sur les Hauts-Plateaux. Lamence, la fille unique d'Orsans, entra par Thérèse dans le corps de mes noms propres. Par Thérèse, j'ai chéri Lamence. Emmanuel, qui avant d'entrer à mon service avait travaillé aux Entrepôts en tant que jardinier, me dit qu'il se souvenait très bien de Lamence, la petite fille qui passait ses vacances chez Monsieur Uriel. A cette époque, Madame Balabée suggérait à Emmanuel les plantes et les fleurs qu'elle aurait aimées dans ses jardins. Lamence n'a plus aucune raison de revenir à Paracels : « ils » sont tous morts maintenant et enterrés dans plusieurs cimetières, même Hygine Tarsier, cet homme à la loyauté extrême et si tendrement attaché à Ursannes. Pourquoi soudain cette précipitation à vouloir tout décrire et tout résumer ? Oui, Emmanuel doit encore se reposer. Tout à l'heure, ce n'était pas son bruit. Parfois, je veux en finir et je ne sais pas de quoi. On pense avoir trouvé et cette découverte devient prétexte à l'arrêt. Malgré les découvertes, il faudrait continuer. Trouver isole, immédiatement. Tout semble se terminer quand on a trouvé. Pourtant, qu'ai-je bien pu trouver à cette heure de l'après-midi qui produise en moi cette forme de la négligence accompagnant habituellement la découverte ? Qui me rappelle à l'ordre ? La douleur ; soudain. Pourquoi Emmanuel tarde-t-il à descendre ? C'est l'heure maintenant. Oui, c'est l'heure. Je dois descendre dans le verger. Vais-je pouvoir encore descendre ? Qu'est-ce qu'« il » attend ? Où est celui qui m'écrit ? Quelle assurance me donnera le fruit de l'arbre de mon verger ? Pourquoi ne suis-je pas protégé maintenant ? N'ai-je pas tenu avec vaillance ? Le ciel s'est couvert et je ne m'en suis pas aperçu. Qu'est-ce que j'attends pour lever la tête dans la direction de la girouette du clocher ? Pourquoi Emmanuel tarde-t-il donc à descendre. C'est l'heure de mon eau-de-vie ; le vent se lève ; pourquoi attendre Emmanuel ? De Faverney ne viendra plus faire entretien à onze heures. L'agonie du Voiturier fut si lente et sa plainte si douce dans sa monotonie déchirante : « Pourquoi ne sont-« ils » pas encore là ? Où est-« il » encore celui-« là » ? » Il avait vécu pour eux ; il en faisait partie ; par lui, « ils » étaient devenus « eux ». De Faverney est allé les rejoindre,

au bord de la mer. Qui va-t-il rencontrer ? Thérèse ? Lamente ? Le vieil Orsans ? Par négligence, moi, vieil homme stupide, je leur ai donné Thérèse ! Est-ce que je désirais qu'elle entrât dans la folie de l'institution ? Je suis enfermé à regarder la forêt dont Thérèse est issue. Mon cher de Favorney est parti la rejoindre. Il a quitté brutalement la forêt pour la mer. Pourquoi ne pourrais-je pas me réfugier dans le creux de l'épaule de celui qui m'écrit ? Encore une fois, je vais lever la tête vers la girouette pour entendre à nouveau jaillir le sang dans mon corps et ma voix dans ma gorge. Ensuite, je sais qu'Emmanuel frappera à ma porte, que je ferai descendre cette malle dans la cave, que je jetterai la clef par-dessus la margelle du puits, que je suggérerai à Emmanuel que nous commençons à regarder l'état des châssis des doubles fenêtres et des sacs du calfeutrage. Je n'irai plus à la mairie et je n'utiliserai plus la fille aînée de l'hôtelier pour messagère. « Ma » perspective éclaire l'Hôtel-du-Cerf, brillant comme un sou neuf. Et si la chaude voix de l'hôtelier résonnait soudain sur la place centrale ? Tous les bruits devraient être là. Emmanuel arrive. Mes arbres m'attendent, mes chats paresseux vont se traîner lamentablement derrière moi (ils détestent Emmanuel ; leur haine me reconforte) cherchant le premier prétexte à jouer. Celui qui m'écrit pourrait-il priver le verger de mes soins ? L'après-midi est terminé, un chemin a été parcouru. Qui interrogera ceux qui ont été ignorés ? La porte s'ouvre, il faut arrêter ; je veux sourire à Emmanuel pour mieux écouter sa voix rauque qui me lancera : « Etes-vous reposé, Don Schleiden ? » et par là, c'est-à-dire par mon arrêt sanctionné par la voix, supprimer toute distance avec celui qui m'écrit.